

“Je suis comme un boulanger”

Goncourt 2018 pour *Leurs enfants après eux*, chronique sociale de l'est de l'Hexagone, Nicolas Mathieu inaugure tout à l'heure la nouvelle édition de Libri Mondì à Bastia. Et en a profité pour prendre quelques jours de vacances dans le Cap

Par Christophe Laurent

Début aujourd'hui des Rencontres littéraires Libri Mondì, dans les jardins suspendus du musée de Bastia. Et débute avec Nicolas Mathieu, auteur du Goncourtisé *Leurs enfants après eux*, mais aussi d'*Aux animaux la guerre* et, cette année, de la novella, *Rose Royal*. Le quadragénaire lorrain, qui vient de finir l'institut de Stephen King, s'est accordé une pause insulaire avant le débat de ce soir, des vacances dans une île qu'il ne connaissait pas encore mais dont son père lui avait énormément parlé : « En 68 il était venu travailler sur le chantier de l'hôpital. Et puis, avec les grèves, il n'y a plus eu de matériel, plus de paye, plus de transport. Il était coincé à Furiani. Et l'hôtelier l'a hébergé gracieusement jusqu'à la fin des grèves. Donc cela est un petit peu entré dans la légende familiale ! » Discussion débridée à la terrasse d'un hôtel du Cap.

Vous obtenez le Goncourt en 2018 et vous revenez, cette année, avec une novella, parue chez Polaroid. C'est culotté ?

C'est une commande antérieure. En 2017 dans un salon de roman policier à Lamballe, en Bretagne, je croise Marc Villard et sur un coin de table, entre deux coups de blanc et les moules frites, il me parle de sa collection et me demande si je n'ai pas une novella dans un tiroir. J'ai dit oui. Mais en fait je n'avais rien ! Et donc je l'ai écrite à l'été 2018, c'est-à-dire avant la sortie de *Leurs enfants après eux*. Ce n'est pas une stratégie, un pas de côté volontaire, c'est juste le calendrier éditorial.

Rose est née comment ?

C'est une commande et j'aime bien ça : écrire sous contrainte, avec un nombre de signes obligatoire, je crois que c'est 80 000. Et une novella criminelle. Je cherchais une idée, je venais de finir *Leurs enfants après eux*, cette novella fait la cheville entre *Leurs enfants...* et le roman qui suivra. Je m'intéresse beaucoup à ces personnages de femmes qui en ont chié à cause des mecs. L'idée m'est venue en revoyant des photos de Gloria le film de Cassavettes. Gena Rowland est là avec son tailleur, son sac et un flingue à la main. Je me suis demandé qu'elle est la dernière histoire d'amour de cette femme qui en a chié et qui a décidé que plus jamais un homme ne la ferait souffrir. Le fantasme c'est de lui faire rencontrer, dans un bar de Nancy, un type plutôt inspiré de Sam Shepard. Ce rade existe d'ailleurs ! Il apparaît même dans *Bye bye Blondie* de Desportes. C'est une institution.

Quand on se penche sur vos trois textes, on observe un panorama social pour le moins épuré. Est-ce qu'il y a une volonté de moins épuré ?

pour ces personnes ?

Ce sont deux choses. Je me suis mis à écrire des choses intéressantes quand j'avais quitté. Le background social est lié à mon milieu même si je suis issu de la classe moyenne. Et à la Lorraine. Le monde ouvrier c'est celui dont mon père, électromécanicien, est issu. Et puis, plus jeune, je faisais des procès-verbaux de réunions et en 2008 j'ai assisté à de nombreux plans sociaux, j'allais dans les usines et ça m'a rappelé mes oncles, mon père... c'est ça *Aux animaux la guerre*. Qu'est-ce qui arrive à ces hommes qui perdent leurs jobs, les derniers jours de la classe ouvrière. Avec *Leurs enfants...* c'est un peu la même histoire, étalée dans le temps, dans le spectre social aussi puisqu'on parle de la bourgeoisie. Je n'ai pas beaucoup de recul sur mes livres mais je reprends des motifs, que je creuse. À la différence de mon père, je ne viens pas du monde ouvrier, mais je l'ai vu. Ce n'est pas du témoignage c'est autre chose, c'est parler pour. J'ai les mots qui leur manquent à la limite. Si le spectre de l'industrie lorraine continue à peser c'est parce qu'il a beaucoup compté dans mon enfance et mon adolescence, c'était l'épopée qui venait de s'achever.

Le roman social faisait partie de vos lectures ?

On m'a relié à la tradition réaliste type Zola mais ce que j'ai beaucoup lu c'est le roman noir américain. Et aussi Steinbeck. Je viens du roman noir où la tradition du roman social a toujours été très vivace. Manchette a été hyper important, c'est lui qui m'a le plus marqué, il avait une conscience sociale aiguë. Il faisait du roman de gare avec énormément de style. Sinon mes grands chocs d'ado c'est Céline, Flaubert. Des Etats-Unis, si j'ai lu les grands anciens, parmi les contemporains c'est Pete Dexter que je porte très très haut. Le grand choc c'est *Cotton Point*, avec un style qui ne s'exhibe jamais, très en retrait et en même temps ce sont des histoires magnifiquement écrites. C'est très construit. J'écrivais à la française de manière narcissique et un auteur comme ça m'a aidé. Pour *Aux animaux la guerre* j'avais une première version que j'ai relue deux ans et demi après... c'était nul. Cet été-là j'ai lu *Cotton Point* et je me suis dit, voilà, c'est ça, il faut que tu resserres les boulons, que tu tendes ton histoire, avec quelque chose de sec et viril. Et puis j'aime aussi Lansdale, Larry Brown.

Vous écrivez un premier roman noir épâtant mais vous décrochez le Goncourt lorsque vous publiez en collection blanche. Lemaître de la même manière a obtenu cette récompense en quittant le polar. Il y a toujours un problème avec la littérature noire en France ?

Attention jusqu'au bout je pensais avoir écrit un roman noir avec une intrigue criminelle, ténue : le vol de la moto. Il y a des rapports violents, une description de la société. Comme dans les Soprano, une série que j'adore, le prétexte est une histoire criminelle et derrière ça c'est la vie de la famille, la vie de l'Amérique et le temps qui passe. C'est mon éditeur, Manuel Tricotieux, qui a pensé que *Leurs enfants...* pouvait sortir en blanche, il l'a vu, pas moi. Difficile de dire que la littérature noire n'est pas reconnue, un peu comme pour la BD. Il y a eu une grosse reconnaissance de tout ça. Même dans les années 50, ce que Sartre dit de *La Série Noire* c'est une forme de reconnaissance. Et Faulkner c'est déjà un peu du roman noir. Donc c'est considéré comme un genre mûre, avec des romans de qualité, mais la vraie différence c'est qu'il y a des lecteurs de blanche qui n'y vont jamais. Et inversement. C'est presque devenu aussi un outil marketing. Si *Leurs enfants après eux* était sorti dans la collection noire il n'aurait pas eu le même destin.

On vous a lu aussi dans Les Inrocks, pour des prises de parole presque inattendues chez un écrivain. C'est quoi la place d'un auteur dans le débat de société ?

Ce n'est pas si rare je pense. Je n'ai pas de postulat sur ça. Mais je ne suis surtout pas un écrivain engagé, je suis affecté par certaines choses qui se passent, ça génère chez moi du texte, je suis fait comme ça ! Quand quelque chose me touche, j'ai besoin, pour le saisir, de produire du texte. Au départ d'ailleurs c'est publié sur mon compte Instagram, repris ensuite par la presse. Ce qui m'ennuie dans l'idée de la littérature engagée, c'est souvent qu'elle est univoque, avec une idée du monde, du bien. Alors que moi je doute profondément. Y compris de ma démarche : je ne suis pas sûr que je fais bien d'écrire ces textes qui sortent comme ça. Mais voilà, je les transpire ces textes. Mes modèles seraient plutôt du côté d'Annie Ernaux, ses prises de position où elle fait l'effort de rendre intelligible des situations et elle sait d'où elle parle, d'un milieu où on n'avait pas la parole.

L'écrivain n'est pas à côté de la société, ni même au-dessus. Je suis comme un boulanger, je fais mon job : mettre des mots sur les choses. Mais je garde quand même un sentiment d'imposture très fort dans ce monde. Le Goncourt c'est un peu comme si j'avais gagné au loto, il y a une part d'alaïa et ce que ça a fait de ma vie, je ne le maîtrise pas. Je ne fais pas des livres engagés mais des livres politiques, au sens où ils s'intéressent à la société et dans ce cadre, le Goncourt a donné un vrai pouvoir de propagation à mes romans. Et puis, pour moi qui ai toujours été un peu en galère, ça change la vie.

Les réseaux sociaux, c'est important ?

Je suis sur Instagram. Très peu sur Facebook. Jamais sur Twitter. Je vais là où il y a le moins de foires d'empoigne, ça ne m'intéresse pas. Je ne cherche pas à convaincre. Pendant le confinement j'ai beaucoup posté et le retour que j'ai eu c'est qu'ils étaient soulagés que l'on mette des mots sur ce qu'ils ressentent. J'ai vécu ça, à 17 ans, quand je lisais Annie Ernaux et que sur des trucs très intimes quelqu'un a mis des mots exacts dessus, quel prodigieux soulagement. La littérature a mille vocations. Et il y a celle-là. Ce n'est pas je pense et puis j'écris. Non, c'est parce que j'écris que j'éclaircis quelque chose.

Pendant le confinement vous vous êtes déclarés anxieux et « de plus en plus en colère »

On l'a très vite oublié le confinement. Au tout début j'ai pensé que ce serait une prise de conscience politique pour tout le monde. Pas un truc antimondialisation ou anti-élite mais une réflexion sur le fonctionnement de nos hôpitaux, notre vie à flux tendus, le service public... que dalle. Et ça m'a rendu dingue. Que l'on poursuive la pente hégémoniste et narcissique même dans ce cas-là. Une civilisation du présent perpétuel, on oublie très vite tout, on est dans le déni. On sait que la planète va très mal par exemple mais on ne fait pas grand-chose. On ne sait que jour du moment qui nous est donné... C'est un peu court comme projet de civilisation. À vrai dire ça me provoque de la douleur tout ça. Et donc du texte.

Quand Macron vous cite au moment des vœux de bonne année en 2020, vous le prenez comment ?

C'est un peu mystérieux ça. Je ne sais pas très bien ce que ça signifie. C'est de l'ordre de la récupération politique mais je ne sais pas quel est le but. Il faut remettre ça dans son contexte, la crise des gilets jaunes et je présume que c'est une manière de dire le sentiment de méfiance vis-à-vis des élites, l'angoisse, sont des sujets sous-jacents dans le livre. Après, les intérêts défendus par la majorité actuelle ce ne sont pas les intérêts des gens dont je parle.

Vous êtes attaché à votre région, est-ce que la vie



Nicolas Mathieu, écrivain politique mais pas engagé, viendra parler, débattre, échanger, ce vendredi, à Bastia. Tous droits réservés - Raphaël Poletti

à Paris vous coûte ?

Je ne vis plus à Paris depuis 2015. Je suis rentré en Lorraine. J'ai un sentiment ambivalent avec ma région. Plus jeune j'ai voulu la fuir à tout prix, en tout cas Les Vosges, je m'y ennuyais, je trouvais ça trop petit.

Comme tous les personnages du bouquin qui veulent s'arracher de leur vallée. Évidemment l'herbe est plus verte ailleurs. Mais je suis comme Anthony à la fin du livre quand il est à moto et que le soleil se couche : il sent le climat de là où il est né lui passer au travers, c'est un lieu où on a grandi, c'est une lumière que l'on a appris à regarder, ses odeurs... et quoi que l'on fasse ça reste. C'est presque physique, le climat nous a façonnés. Paris c'est violent, c'est une ville qui mange notre temps.

Écrivain c'est ce que vous vouliez faire ado ?

Oui. J'avais des modèles masculins. Rocky et Hemingway ! Mais bon, écrivain c'est pas la maison à Key West, la machine à écrire et les chats sur les

genoux. Moi je doute, j'ai la boule au ventre. Il faut produire du texte et c'est dur tout le temps. Je ne suis pas rassuré. J'écris le troisième, j'en suis au premier tiers et c'est difficile. C'est une question de discipline, de longueur de temps, c'est un travail de deux ans.

Ce que j'aime c'est lorsque j'ai fini mon histoire et que je la reprends pour la peaufiner, mettre le coup de peigne, les personnages commencent à exister, là est la jouissance. Mais écrire le matin, c'est un peu comme aller la piscine l'hiver : on n'a pas trop envie mais quand tu en sors tu es si bien. J'aime avoir écrit.

19 heures, rencontre avec Nicolas Mathieu.

Demain, 15 h 30, rencontre avec Frédéric Paulin. 17 heures, rencontre avec Rebecca Lighieri. 18 h 30, rencontre avec Richard Morgiève.

Dimanche, 15 h 30, rencontre avec Jean-Marc Graziani. 17 heures, rencontre avec Marion Brunet. 18 h 30, rencontre avec Valerio Varesi.

Accès libre. Dédicaces à l'issue des débats.

Le choc de L'été circulaire

Adolescence. Dans le Luberon, deux jeunes sœurs face à l'ennui. Violent et réaliste

Le vrai succès d'un livre se mesure parfois de façon inattendue. C'est par exemple *L'été circulaire* que vous prêtez à un ou une ami(e)... et qui ne vous le rend jamais.

Janvier 2018. Dans cette rentrée polaire, Christian Roux et *La guerre est jolie* se font remarquer, tout comme *La petite gauloise* de Jérôme Leroy, c'est aussi le temps du formidable *Des jours sans fin* de Sebastian Barry. Et puis, et puis... il y a ce roman noir de Marion Brunet, une auteure habituée à la littérature jeunesse. L'été, le sud de la France, le Luberon, deux sœurs Jo et Céline, filles d'un maçon d'origine espagnole et d'une mère, dernière d'une lignée d'agriculteurs sans fortune. C'est l'ennui, l'attente de la fête foraine annuelle, les amours expédiées entre deux sorties et les rêves d'évasion. « *Chez eux, se souvient Johanna, une main au cul c'était un truc sympa, une façon d'apprécier la chose, de dire "Ças*

de l'avenir" – à mi-chemin entre une caresse et une tape sur la croupe d'une jument. » Céline est enceinte à 16 ans et ne veut pas dire qui est le père. Drame à venir.

L'été circulaire est un formidable roman sur l'adolescence dans un sud qui n'a rien d'une carte postale. Brunet écrit brut, dans un style étouffant, sans glamour inutile, avec, au contraire, une grosse dose de noir... Peu de roman approche ainsi les vérités de cet âge du bouleversement.

Depuis, l'auteure marseillaise est revenue à la littérature jeunesse avec le pétaradant *Sars foi ni loi* avant le dernier *Vanda*, nouveau roman noir extrêmement social, vénéneux, qui capture comme jamais notre époque. Et toujours ces personnages féminins que l'on voudrait serrer dans les bras. ■

Ch. L.



L'été circulaire par Marion Brunet, éd. Le Livre de poche, 256 pages, 7 euros

Paulin et sa trilogie djihadiste

Terrorisme. Vingt ans d'attentats islamistes racontés dans une saga qui fera date. Sans parti pris. Mais avec talent

La guigne pour Frédéric Paulin c'est de voir *La fabrique de la terreur*, l'ultime tome de sa trilogie sur le djihadisme en France, sorti dix jours avant le confinement. À peine le temps d'une respiration pour un livre. Sa chance, en revanche, c'est d'avoir été salué, encore une fois, par les critiques. L'auteur rennais (Prix Quai du Polar pour le premier tome) clôture avec maestria son ambitieuse saga. Et avec ce troisième volume, il réussit encore une scène d'ouverture fascinante. Dans *Les prémices de la chute*, les premières pages happaient le lecteur dans un face-à-face à l'arme lourde entre des policiers affolés et le gang de Roubaix. Avec *La fabrique de la terreur*, c'est la fameuse immolation de ce jeune Tunisien, Mohamed Bouazizi, en janvier 2011, qui ouvre le bal. Un geste désespéré qui va voir fleurir les idées salafistes, les envies légitimes de révolution récupérées par un islamisme radical.

Paulin suit les apprentis djihadistes, les plus volontaires comme ceux qui

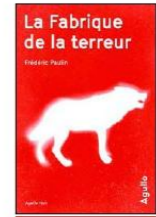
hésitent mais dressé aussi, en perspective, le parcours de Laureline Fell responsable de la DCRI... à Toulouse. Toujours en couple avec Tedj Benlaraz, ancien de la DGSE, l'actualité, ce sont les frères Merah, sous haute surveillance.

Tandis qu'à Lunel, des jeunes désœuvrés se laissent séduire par les imams radicaux. En Belgique aussi, du côté de Molenbeek, ça semble s'agiter.

Daech vient d'arriver sur la scène internationale et voilà que les jeunes s'engagent sous le sinistre drapeau noir. Les services secrets français, européens, occidentaux sont perdus. 2015 arrive et les « impensables » attentats contre *Charlie Hebdo*, l'Hyper Kacher...

Paulin a digéré une somme monumentale de documents pour écrire cette fiction au plus près de la réalité, sans travestir les faits, sans juger surtout, il expose et tisse son histoire d'agents tricolores. C'est culotté, c'est puissant. Et c'est réussi. ■

Ch. L.



La fabrique de la terreur par Frédéric Paulin, éd. Agullo, 343 pages, 22 euros.

Richard Morgiève entre guerre froide et tueur fou

Road trips. À 69 ans, l'auteur a sorti un roman noir incroyable, pétri de clins d'œil, de violence et d'humour

Disons les choses franchement : *Le Cherokee* a été un coup de pied au cul lors de sa sortie en février 2019. Certains, face à un livre, parlent de coups de cœur. Ou de claque. Non, là, c'est une autre partie de l'anatomie. Pourquoi ? Parce que Richard Morgiève, déjà auteur de près de trente romans, livre là un condensé de roman noir, hommage aux grands auteurs américains (le magnifique héros Nick Corey emprunte son patronyme à Jim Thompson s'il vous plaît), qui démarre SF pour devenir polar et chasse à l'homme. Et alors que l'auteur est un grand spécialiste de la nouvelle, *Le Cherokee* a par ailleurs la trop rare qualité de tenir le lecteur sur 470 pages ! Pas de temps mort, 1954, para-

noïa de la Guerre froide, une poursuite en Harley, un tueur insaisissable, un jeu du chat et de la souris entre l'Utah, l'Arkansas, Denver, une histoire de bombe, d'avion fantôme, de parfum de femme, d'amitiés entre hommes.

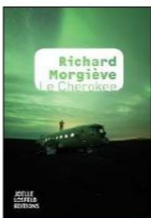
Morgiève connaît son métier, offrant une narration d'une très grande classe, folle et carrée à la fois, avec ce sentiment que l'auteur prend son pied, s'amuse comme un fou. Et puis ce style ! « *Elle a tourné la tête. Il en a profité pour lui loger une balle dans le cœur pour ne pas lui éclater la tête avec une balle dum-dum. Un peu de respect, quoi.* » Quasiment chaque scène résonne comme un moment de cinéma, grands espaces, dialogues sa-

voureux... ce moment où Corey entre dans un bar rempli de figurines de pompiers avec un perroquet qui répète « ça va... ça va » avant de devenir plus graveleux.

Mais attention, l'auteur connaît ses classiques et avoue volontiers qu'il a voulu écrire *Le Cherokee* « dans la tradition du feuilleton du XIXe siècle », avec des petits chapitres aux titres enchanteurs « *La Buick Super, le parfum, la cortisone* » ou « *Le cratole, la fumée* ».

Sans vraiment de concurrence, ce roman a décroché le Grand Prix de littérature policière en 2019. ■

Ch. L.



Le Cherokee par Richard Morgiève, éd. Joëlle Losfeld, 470 pages, 24 euros

Quand le commissaire Soneri monte au village...

Rural. Varesi est la nouvelle coqueluche des lecteurs francophones. Philosophie, haine recuite et champignons au menu

Parmi les cinq romans policiers que Valerio Varesi a publiés en France depuis 2016, *Les ombres de Montelupo* est, pour l'heure, celui qui peut, sans soute, parler le plus aux insulaires (les autres aussi attention !). Village, promenade, partie de chasse, champignons, chien, entreprise historique, embrouille de familles... l'auteur, habitué aux strette de Parme, déplace cette fois son commissaire Soneri « dans cette vallée des Apennins où le soleil rasant de la mauvaise saison ne pénétrait presque pas ». Séjour au calme, dans le village de son enfance (celui du père de l'auteur) où, évidemment, les souvenirs remontent à la surface. Et les rancœurs, les non-dits, les vieilles querelles non soldées. Objet

de toutes les discussions, cette usine de charcuterie de la famille Rodolfi, dont on apprend par affichette qu'un membre a disparu. Puis non. Et finalement, Palmiro, le patriarcat est retrouvé une corde autour du cou. Au sommet des cots, un homme, Le Maquisard est l'objet de tous les fantasmes. Valerio Varesi est diplômé de philosophie et c'est avec ce regard, teinté d'une grande poésie, rurale pour une fois, qu'il observe ses contemporains. Varesi – Soneri, le parallèle tombe sous le sens, tant ce commissaire se confond avec son auteur, son souci d'analyser les situations, de comprendre les hommes et leur histoire. Car, ici comme dans *le fleuve des brumes* (premier tome de la série), la vie des familles

se coule dans le cours des événements de l'Italie du XXe siècle, des différents trafs de cette région. Alors certes le lecteur, face à un tel classicisme, pense à Simenon mais tout autant à Mankell, surtout pour cette sorte de fatalité qui transpire des personnages.

Depuis une demi-douzaine d'années, l'auteur italien a su créer un lien fort avec le public francophone grâce à une œuvre qui refuse le spectaculaire au profit d'une réflexion profonde, quasi politique, sur les maux de la société. La première vertu du classicisme, finalement, est qu'il ne se démode pas. ■

Ch. L.



Les ombres de Montelupo (trad. Sarah Amrani) de Valerio Varesi, éd. Points, 370 pages, 7 euros